

Zeitschrift: Macolin : revue mensuelle de l'École fédérale de sport de Macolin et Jeunesse + Sport
Herausgeber: École fédérale de sport de Macolin
Band: 41 (1984)
Heft: 10

Artikel: Sport et intelligence
Autor: Charreton, Pierre
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-997932>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

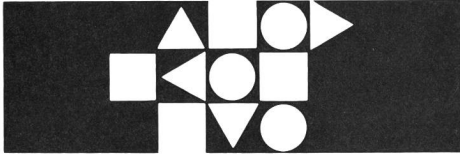
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 01.05.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Sport et intelligence

Pierre Charreton, Université de Saint-Etienne

Pierre Charreton est né en 1938 à Saint-Etienne. Agrégé et Docteur en lettres, il est actuellement Maître-assistant à l'Université de cette ville. Pour obtenir ses grades universitaires, il a produit une thèse monumentale sur «le Thème du sport dans la littérature française de 1870 à 1970». Cette étude en cinq volumes pour plus de mille pages dactylographiées passe au peigne fin tout ce qui a été produit en langue française sur le sport pendant un siècle extrêmement fertile en la matière. Le contenu des cinq tomes se présente comme suit:

- *La Renaissance, l'évolution et les principales tendances de la littérature sportive*
- *Sport et société*
- *Le sport et l'équilibre personnel*
- *Esthétique et poésie du sport*
- *Notes, bibliographie, index.*

Pierre Charreton a aussi l'expérience pratique du sport. Ancien athlète universitaire, il a également été un bon footballeur et seconde série de tennis. Merci à lui de la très intéressante analyse qu'il a accepté de faire pour les lecteurs de MACOLIN, analyse d'un sujet qui reste d'actualité de façon permanente! (Y.J.)

De nombreux parents s'alarment de voir leurs enfants se passionner excessivement pour le sport, en tant que pratiquants (ou qui plus est en tant que spectateurs et «supporters»). Ils craignent que cette activité ne les absorbe exagérément, et ne les «abrutisse» en s'exerçant au détriment du travail intellectuel et du développement de leur intelligence. Il m'a donc paru intéressant de proposer quelques éléments de réflexion sur cette question, en évoquant divers témoignages.

Fort-en-thème et cancre sportif

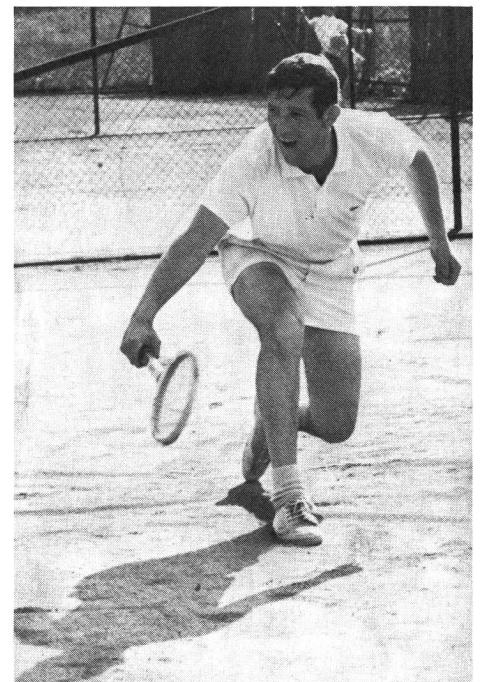
Il est vrai que dès son apparition en France (et ici plus que partout ailleurs), le sport s'est heurté au mépris, vindicatif ou indulgent selon les cas, des «intellectuels». Le système d'éducation en vigueur a contribué à accréditer un mythe constitué en diptyque présentant ses deux faces complémentaires: le fort-en-thème souffreux, et le cancre sportif. Cette dernière

est la plus répandue et l'idée qu'il faut être stupide pour pratiquer le sport se trouve souvent mentionnée, soit qu'il s'agisse de montrer la part de vérité qu'elle peut contenir soit, au contraire, qu'on ne la relève que pour la dénoncer. Roger Vercel, par exemple, formule ce regret:

«Notre intellectualisme a trop souvent parqué le sport – et il s'est trop souvent parqué lui-même – dans une sphère d'activité inférieure»¹. Jean Pierrefeu rappelle qu'au lycée, à la fin du siècle dernier et au début du nôtre, «il était admis que les cancre seuls pouvaient trouver du goût à la pratique des agrès et on les soupçonnait de n'aller au gymnase que pour échapper à l'ennui des études»². On ne pouvait alors accroître son prestige par l'exploit sportif: au contraire, on risquait de s'en trouver déconsidéré.

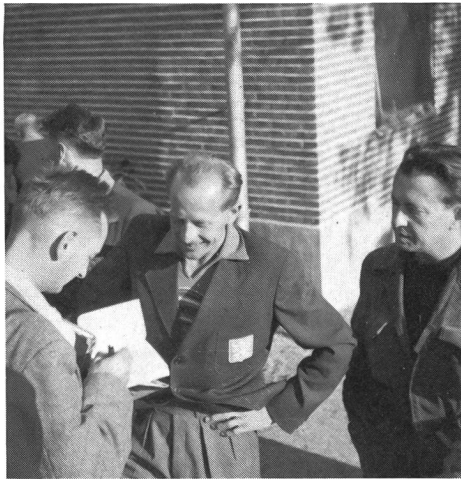
Quant à l'autre face du mythe, elle se révèle dans le fait que les étudiants en Lettres ont été appelés «cagneux» – l'artifice d'une pseudo-hellénisation du terme,

devenu «khâgneux», ne change rien à l'origine descriptive d'une telle dénomination. Beaucoup se sont fait un drapeau de ce qui était au départ l'expression d'une dérision. Les plaisirs de l'esprit n'ont pas besoin de muscle; ils se cultivent en chambre. Le discrédit dans lequel le sport a si longtemps été tenu est lié pour une bonne part à cette idée que la pratique du sport est cultivée en compensation d'une infériorité intellectuelle. On regardait avec une certaine commisération la brute qui y cherchait un moyen de se mettre en valeur. Or, l'on opposait à cette dichotomie considérée comme spécifiquement française, le régime en vigueur dans les pays anglosaxons: là, on réserve des demi-journées entières au sport, les universités regorgent de champions, etc... Dans *Les Silences du colonel Bramble*, Maurois brocarde l'admiration et le respect qu'on prête aux Anglais pour les valeurs sportives. Un personnage, au cours d'une discussion, se voit reprendre en ces termes: «*Brown, dites-vous, on le croirait idiot, mais c'est une erreur: il a joué au cricket pour Essex...*»



Pierre Charreton.

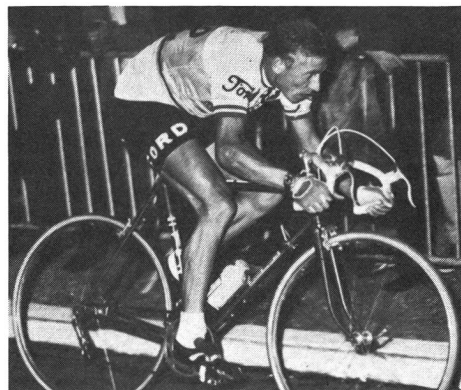
Dans la littérature, le sportif est souvent représenté, s'il est aussi étudiant, comme un besogneux, manquant de brio, d'aisance, d'originalité. Dans *La Bête à concours*, de Georges Magnane, un des jeunes gens qui préparent l'Agrégation fait de la boxe: il reste intellectuellement dans l'ombre de ses brillants camarades. Un héros de J. Jolinon, étudiant en droit, est aussi l'objet du mépris de ses camarades parce qu'il pratique le sport: «*Un choix d'arguments parés des grâces de la rhétorique leur servait à montrer que l'homme de gymnastique est un pauvre d'esprit*»³. Le sport se voit ravalé au niveau des activités dites «manuelles»: comme tel, dans une civilisation où le brillant intellectuel tient lieu de tout, il ne mérite pas de prendre rang parmi les activités de culture...



Zatopek en conversation avec Magnane et Dumazedier.

Cependant, la contre-expérience s'avère aussi probante dans l'autre sens: beaucoup d'hommes que la société distinguait naguère pour leurs talents sportifs sont retombés dans l'anonymat ou même, dans certains cas, devenus des épaves. Il n'est que de feuilleter *La Foire au Muscle*, de Pierre Naudin, pour être édifié par la galerie de ratés que l'auteur nous fait visiter sans pitié. Certes dans tous les exemples énumérés, l'échec ne provient pas toujours principalement d'une misère intellectuelle: l'organisation du sport – surtout professionnel – les conditions dans lesquelles fonctionne notre société, ont leur part de responsabilité dans ces naufrages. Mais il n'en reste pas moins que beaucoup de ces portraits révèlent le visage d'hommes abrutis par le sport.

Ainsi se pose la question d'un antagonisme entre le développement intellectuel et la pratique sportive. Léon Bloy, avec la hargne qui le caractérise, s'écriait déjà brutalement: «*Je crois fermement que le sport est le plus sûr moyen de produire une génération de crétins malfaisants*»⁵. Et le Dr Alexis Carrel avance l'opinion suivante: «*On dirait que l'excès des sports empêche le progrès psychologique. Les athlètes sont en général peu intelligents*»⁶. Qu'en est-il au juste? Etienne Lalou semble avancer des arguments en faveur de cette thèse lorsque, mettant en avant son expérience



Jacques Anquetil: un grand champion qui pédalait également avec la tête.

personnelle – il fut athlète de haut niveau – il affirme: «*Il existe en tout cas un antagonisme entre l'activité sportive intense et l'activité cérébrale*»⁷. Pour notre part, nous serions d'accord avec lui, précisément parce qu'une telle formule corrige ce qu'a d'abusivement général l'allégation d'Alexis Carrel. Il ne s'agit pas, au fond, de savoir si, dans l'ensemble de leur vie, les athlètes sont stupides ou intelligents: ils ne le sont probablement ni plus ni moins que les autres... La vraie question serait de savoir dans quelle mesure l'effort athlétique se révèle, pour l'effort intellectuel, un adjuvant ou un obstacle. Dans les deux citations que nous venons de faire, il est question d'«excès» des sports ou d'acti-



Naudin dans la foulée de Ladoumègue et sous les yeux du romancier Paul Vialar.

Certes les choses ont évolué, mais il reste quelques séquelles de ce mythe du cancre sportif. Cependant, ce dernier a bientôt secrété sa propre réfutation. Par exemple André Obey, au début de son *Orgue du Stade*, cite nombre d'athlètes d'élite qui sont de brillants étudiants, professeurs, médecins, etc. Et Montherlant, évoquant l'ouverture des Jeux olympiques de Paris en 1924, fait cette remarque: «*Si l'on songe que beaucoup de ces athlètes sont aussi des étudiants, on est assez réconforté*»⁴. On peut en effet nommer de nombreux sportifs de haute compétition qui ont mené à leur terme de difficiles études: sans remonter jusqu'à Borotra, un Calmat, un Fouletier en seraient des exemples. D'autres, n'ayant pas initialement poursuivi leurs études, n'en ont pas moins réussi leur «reconversion», en devenant de grands brasseurs d'affaires, ce qui suppose du moins des capacités certaines, et la gestion intelligente du capital que représente leur notoriété.



Henry de Montherlant.

tivité sportive «intense». S'il y a excès, il ne saurait être que défavorable. Mais Lalou note avec justesse qu'une compétition qui a demandé un très grand effort physique et nerveux laisse l'athlète dans un état tel qu'il ne peut, tout de suite, se livrer à une activité intellectuelle. Cela ne signifie nullement que le sport soit, en général, préjudiciable pour l'intelligence! Une fois reposé, le même homme qui a couru, la veille, à la limite de ses forces, peut fort bien solliciter sans dommage son cerveau. Nous voyons surgir là la notion d'équilibre.

Récréation et sport de haut niveau

Pour envisager correctement le problème, il faut considérer la nature du sport pratiqué et le genre d'entraînement exigé, ce qui suppose encore qu'on fasse intervenir le niveau auquel l'athlète pratique ou du moins auquel il prétend parvenir. Si le sport n'est qu'un passe-temps auquel on se livre à l'occasion, comme pour ces millions d'estivants qui nagent en mer ou font du



Erich Segal: marathon et histoire d'amour (Love Story).

volley-ball sur la plage, la question ne se pose même pas: il s'agit d'un délassément qui peut avoir aussi des incidences hygiéniques. C'est une «récréation» et rien de plus. Ce n'est d'ailleurs pas négligeable, si le résultat garde quelque rapport avec la dénotation que révèle l'étymologie du terme: abruti non pas par le sport mais, au contraire, par la vie urbaine et professionnelle, l'homme s'y refait, s'y rétablit, y retrouve son équilibre. Et Montherlant écrit: «*Le sport est une détente dans le sens de l'activité, détente des plus saines mais qui, lorsqu'elle cesse d'être une distraction pour prendre le rôle principal d'occupation, par un glissement qui est très fréquent dans la jeunesse d'aujourd'hui, témoigne d'une fatigue de l'esprit ou d'une fatigue du caractère*»⁸. (Mais cette conception du sport comme «distraction» est à son tour bien limitée...) Cette relâche de l'activité intellectuelle est trop évidemment bénéfique pour qu'il soit nécessaire d'insister.

Il en va tout autrement pour qui s'astreint à un sévère entraînement quotidien pour avoir sa place dans les compétitions d'un haut niveau. Il est des athlètes qui, un jour, prennent conscience de tout ce qu'ils perdent à y consacrer l'essentiel de leur temps. Aussi, chaque année, voit-on des sportifs rompre, sans bruit ou avec éclat, avec leur fédération ou leur club, et même arrêter sinon toute pratique, du moins la haute compétition. Ce fut particulièrement le cas, en 1970-71, de jeunes nageuses françaises qui provoquèrent un scandale. Elles justifiaient leur attitude par deux raisons différentes quoique liées: l'entraînement qui leur était imposé ne faisait que les abrutir, et de plus elles se sentaient aliénées, comme des jouets dans les mains des «officiels» de tous ordres, et mainte-

nues en situation de mineures irresponsables. Certes, multiplier les longueurs de bassin ou les tours de piste pendant des heures n'est sans doute pas en soi très enrichissant, quel que soit d'ailleurs l'entraîneur. Et dans les conditions actuelles de la haute compétition, on ne peut nier que cela ne se révèle un handicap pour qui veut simplement poursuivre des études «normales», malgré certaines initiatives comme les études aménagées pour les «espoirs»⁹. Ce qui y fait obstacle, ce n'est pas seulement le temps passé à ces exercices, qui laisse l'athlète trop peu disponible pour les autres activités, mais aussi la nature même d'un tel entraînement dans lequel l'homme risque d'être transformé en robot. Ainsi, il est une inconscience, une forme de puérité entretenues par certains aspects du sport qui peuvent, si elles ne sont compensées par l'exercice de la réflexion, donner lieu à une dangereuse aliénation et à la limite annihiler une personnalité. Il arrive que le sport investisse la «vie», déborde sur elle et finisse par en occulter la réalité.

Sport et formation de l'esprit

Malgré ces réserves, le sport (et l'éducation physique) a dès le début été considéré comme jouant un rôle formateur. Mais il est vrai qu'on lui demandait plutôt de former le «caractère» et la volonté que l'intelligence. Cependant, Coubertin insiste sur «l'effort intellectuel» exigé par le sport bien pratiqué: «*Réflexion et jugement gagnent au sport. Le sportif est appelé à tout moment à évaluer et à comparer, et cela avec grande rapidité, la promptitude de décision étant presque toujours à la base du geste sportif*»¹⁰. Montherlant cite aussi les opérations de l'esprit qu'exige le football, selon l'étude d'un polytechnicien, Monsieur J. Müntz:

- a) Conception de la situation
- b) Divination de la psychologie de l'adversaire
- c) Intuition, au contraire, de l'état d'âme collectif des partenaires
- d) Comme résultante: choix et conception du coup à jouer. Parmi de nombreux coups possibles, il n'y en a vraiment qu'un, et un seul, qui réellement sera frappé au coin du grand jeu
- e) Décision et exécution. Tout ceci est momentané et instantané; ce sont bien des opérations intellectuelles ultrarapides, non des réflexes¹¹.

Trois autres polytechniciens, sportifs de haut niveau, J. Borotra, J.L. Rouyer et J.M. Conty, ont récemment poursuivi une telle analyse et l'ont formalisée et systématisée dans leur livre *Sport et formation de l'esprit*.

Le philosophe du sport, Michel Bouet, évoque aussi «*l'intellectualité des jeux sportifs: ici, pour participer, il faut anticiper, il faut communiquer, il faut inventer*»¹².

C'est, en somme et surtout, l'aspect tactique des sports qui restitue toute sa place à l'intelligence: or, c'est là un élément capital dans la plupart d'entre eux. Dans son roman *Le Joueur de balle*, J. Jolinon nous montre un jeune «cancer» qui est métamorphosé par son goût pour le football, et qui réussit son baccalauréat grâce à l'éveil que le sport a suscité en lui. Sans doute est-ce une fiction un peu optimiste... Il n'en reste pas moins que le sport bien pratiqué met en jeu l'homme total, et même si la réflexion ne joue pas beaucoup sur le moment, elle a son importance dans la préparation, la concentration précédant la compétition, l'obtention de cet équilibre délicat auquel ne parviennent que les plus grands: triompher au plus haut niveau suppose généralement une profonde connaissance de soi.

Mais il ne faut pas laisser les mots nous tromper. Car de quelle forme d'intelligence s'agit-il en définitive? Beaucoup d'excellents joueurs, à la «vision du jeu» lumineuse, une fois sortis du terrain ne révèlent pas pour autant, dans leur conversation, un esprit subtil et alerte. Il existe une intelligence manuelle de l'artisan qui est, pour lui, une forme authentique de culture, car elle instaure, par l'intermédiaire de l'outil, avec la matière, avec les objets, et au fond

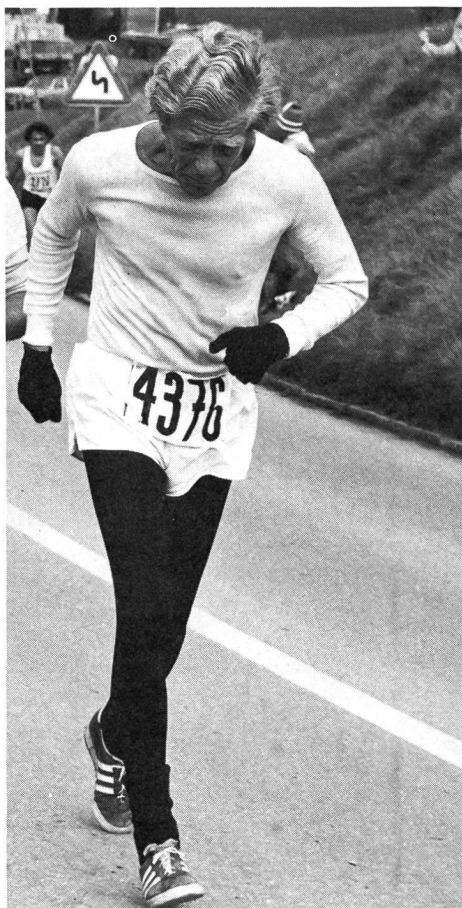


Paul Martin, étudiant et brillant champion, ici aux Jeux olympiques de Los Angeles (1932).

avec le monde, une relation d'harmonie. Il en va de même avec le sportif: il n'y a pas d'intelligence qu'intellectuelle, et il faut bien en imaginer une qui soit pour ainsi dire corporelle – c'est d'ailleurs là un thème constant de la littérature sportive. Il est des «intellectuels» qui ne font montre d'aucune subtilité dans leur façon de jouer, et qui apparaissent frustes sur le terrain. Par un juste retour des choses, tel esprit raffiné pourra, dans le jeu, faire figure d'une brute...

Le choix tactique qui se révèle dans une attitude ou dans le jeu d'un coup traduit tout un «métier» peu à peu intégré à la personnalité de l'athlète. C'est en effet le terme consacré: on dit d'un sportif qu'il a du métier ou qu'il manque de métier; le coup intelligemment joué exprime une qualité analogue au «tour de main» de l'artisan. Il s'agit généralement d'un élément acquis, et la réflexion a joué son rôle dans cette acquisition. Mais, au moment où le sens tactique est mis en œuvre, c'est un «sens», précisément, qui procède plus d'une sorte d'intuition que de l'intelligence abstraite.

Il est une autre relation entre le sport et, sinon l'intelligence, du moins plus généralement la culture, qu'on voit communément mise en avant: on allègue que, pour les athlètes d'élite en tout cas, les voyages nombreux et lointains les mettent en contact avec toutes sortes de civilisations et de modes de vie. Il peut se trouver que cer-



Le Dr Paul Martin, grand chirurgien et sportif populaire (ici à Morat-Fribourg).



Jean-Luc Bideau et Jacques Guhl: comédien et poète dans la course.

tains profitent, en effet, de ces occasions de frotter et limer leur cervelle à celle d'autrui. Mais, dans la plupart des cas, il ne s'agit, hélas! que d'une vue de l'esprit. L'aéroport, l'hôtel et le stade bornent l'univers de l'international moyen. D'abord, parce qu'on ne lui donne pas le temps de voir autre chose. Ensuite, quand d'aventure il peut disposer de quelque loisir (Jeux olympiques par exemple) grâce à un assez long séjour, il est sévèrement encadré, pour ne pas dire parqué. Aussi ne faut-il pas s'étonner s'il est le plus souvent peu curieux de culture. Un ancien basketteur nous a raconté l'histoire suivante: l'avion de l'équipe de France, dont il faisait partie, fit un jour escale à Bangkok. Par suite d'une mauvaise organisation des correspondances, les basketteurs se trouvaient jurer d'une journée de répit qu'ils auraient pu mettre à profit pour visiter au moins superficiellement la ville. Or, ils se virent proposer de prendre, une heure plus tard, un autre avion que celui qui avait été initialement prévu: ils ne furent que deux à vouloir rester...

Pas de relation de cause à effet

Il faut s'y résigner: il n'existe pas de relation de cause à effet évidente et directe entre la pratique du sport et le développement de l'intelligence au sens où l'on entend communément ce terme. Certains aspects du sport-spectacle moderne auraient plutôt tendance à creuser le fossé. J. Château a raison d'écrire: «On se leurre lorsqu'on veut chercher une correspondance étroite entre les qualités physiques et les qualités intellectuelles»¹³. Cependant, il n'en est pas moins vrai que le sport «bien» pratiqué revêt les caractéristiques d'une forme d'expression personnelle. J. Château ajoute: «Les schèmes mentaux ne procèdent pas autrement que

les schèmes corporels, si l'on met à part leur plus grande fluidité. Ainsi, les méthodes de culture peuvent-elles être plus proches qu'on ne pense». La connaissance de soi, les rapports avec les autres peuvent être améliorés grâce aux effets du sport. De même, il arrive que l'intérêt pour l'expression artistique en soit attisé. Ce fut le cas de mon ami Gabriel Cousin, poète et auteur dramatique, qui a raconté à plusieurs reprises comment, apprenti en usine à treize ans, il se vit ouvrir l'accès à la culture et à l'écriture par l'intermédiaire du sport¹⁴. Ainsi, ce dernier peut favoriser l'épanouissement général de la personnalité. Un tel acquis ne va pas sans permettre aussi un développement de l'intelligence, pourvu qu'on n'entende pas, ici, l'intelligence comme une pure faculté mentale: la totalité de l'homme y entre en jeu. ■

Références

- ¹ *Alsatia*, 1941, p. 374
- ² *Paternelle, ou l'ennui du sport*, Ferenczi 1927, p. 16
- ³ *Le joueur de balle*, Rieder 1929, p. 71
- ⁴ *Demain*, août 1924, p. 222
- ⁵ Cité in G. Magnane, *Sociologie du sport*, Gallimard 1964, p. 151
- ⁶ Cité in P. Guiton, *Le livre de la montagne*, Arthaud 1944, p. 227
- ⁷ E. Lalou, *Les Règles du jeu*, Egloff 1948, p. 184
- ⁸ *Conferencia*, janvier 1925, p. 123
- ⁹ Cf. en France, les sections «Sports et Etudes»
- ¹⁰ Cité in Montherlant, *Les Olympiques*, Gallimard 1938, p. 11
- ¹¹ Ibid.
- ¹² *Signification du sport*, Ed. universitaires 1968, p. 110
- ¹³ *La Culture générale*, Nathan 1960, p. 75
- ¹⁴ Voir le témoignage cité dans G. Dumazedier, *Regards neufs sur le sport, moyen de culture*, Le Seuil 1950, et, plus récemment, *Sport et Société*. Actes du colloque de juin 1981, CIE-REC, Université de Saint-Etienne.